

# LA BRULURE DES ANGES

MICHEL ABAX

# Chapitre 1

Quand le glas brise d'un coup sec la fibre du silence, dans ce village du Guatemala, il s'insinue souvent le murmure d'un nom. La mémoire vibre telles les lames d'un xylophone. Au fond de leurs maisons de torchis et de caillots de sang séché, les vieux indiens tendent le cou, même les plus fripés, rabougris, desséchés, le cul assis sur leurs quatre planches de bois. La peur rejaillit, que le glas sonne, que s'annonce une marche funeste, que les pas des assassins crissent sur les perles de maïs, comme si les flots lointains du déluge aspiraient déjà la terre sous leurs pieds, comme si du fond des ténèbres, une voix les nommait : « Eh toi ! Viens, c'est ton tour ! ».

Depuis la vigie du clocher, l'œil tremblotant du temps a vu surgir la mort de tous les horizons, venue en convoi depuis les routes, en longues cascades tombées du ciel, ou sur des hémorragies de feu crevant les varices des volcans. Derrière les murs épais de l'église, les sanglots ont fini par effacer les fresques du Christ rédempteur.

Des centaines de regards se tournèrent vers le clocher, puis vers le ciel. Les visages s'apaisaient. Ce jour-là, un déluge de couleurs inondait les rues pavées et s'engouffrait sur la place devant l'église. Le jour du marché, les sourires s'échangeaient contre les malheurs passés.

Les couleurs des hommes et des femmes qui se tissaient ici, dessinaient une carte. Les hommes venus du nord portaient d'épais pantalons roses et des hauts teintés d'indigo. Chemises de coton mauves, jupes aux bandes bleu ciel, les voix des hommes du nord tintaient fort. Des dentellières du sud, chapeaux de paille, tuniques rouge et jaune, arrivaient ensemble de Santiago. Aucune teinte ne manquait sur le marché et toutes les formes de coiffe les représentaient d'est en ouest.

Un *ranchero* tirait un taureau avec une corde de cuir. Une jeune fille portait sur sa tête un paquet de vêtements brodés, une autre un panier de mangues et d'ananas. Elles arrivaient avec leurs ânes, chargés d'ignames et de maïs. Un gosse à l'arrière d'une moto portait une cage de dindons accrochée à son dos. Les bus de la montagne déchargeaient, dans le charivari des odeurs et des bruits, café, plantes médicinales, bijoux, flots incessants d'indigo, d'ocre et de carmin projetés sur la toile du marché.

« ¡Oh caballero guapo, ven por aquí ! Des femmes derrière d'énormes bouquets d'arômes taquinaient Joaquim. Joaquim, ce petit homme parfumé café

chocolat qui piétinait la tête en l'air entre les stands parmi cent de ses sosies apparents. Mais son regard n'avait pas d'égal. Oui, son visage était façonné du même mélange d'argile et de maïs que les hommes d'ici, bien sûr, il avait aussi ce même crin de réglisse, coupé à deux doigts de son crâne, mouillé et tamponné tous les matins pour en lisser les épis. Mais deux mappemondes roulaient au fond de ses yeux. C'était une longue route de chemins contradictoires que les traits de son visage dessinaient, un soupir éclairé, une sensation mêlée de tristesse, de naïveté et de soudaine euphorie.

Les rires aigus et discrets le flattaient, des mots hameçonnaient l'homme pour satisfaire la curiosité de ces femmes. Ses grands yeux tout ronds se plissaient, son nez fin frémissait et ses lèvres épaisses s'effaçaient sous un sourire discret. Dans sa chemise et son pantalon de coton blanc, Joaquim avançait lentement dans le labyrinthe des étals. Il lissait sa fine moustache. Sa peau cuivrée n'avait en effet pas connu les larmes amères des habitants du village de Sololá durant ces trente dernières années. Le chagrin de ses quatre ans s'était consolé loin d'ici, de l'autre côté de l'océan. Depuis qu'il était revenu ici, de ses racines enfouies avait germé une quiétude radieuse. Trois mois qu'il parcourait dans tous les sens les *sierras*, les côtes caraïbes et pacifiques pour des reportages qu'il envoyait à la presse francophone. Dans ses carnets de notes, certains articles pouvaient lui coûter la vie.

Il écrivait des articles pour des agences de presse spécialisées sur l'Amérique latine, des témoignages de victimes des narcotrafiquants, des récits de guérilleros. Parfois il écrivait aussi ses songes.

Une nuit sans lune ni étoile, où l'air empestait l'herbe pourrie et la chair calcinée. Plongé dans les vapeurs du rhum, parmi les pochetrans et les *pelados* d'une cantina qui n'en finissaient plus d'arroser la *fiesta de Todos los Santos*, son personnage avait acquis la faculté de voir ces deux cent cinquante mille victimes de la guerre civile, ces fantômes qui rodaient dans les rues, les fossés, les marécages de la jungle et les cratères des volcans. Tous ces moribonds assis sur les marches des églises, ceux qui traversaient sans cesse les murs des casernes ou ceux qui se traînaient à genoux dans les cendres de leurs maisons détruites, son personnage les questionnait un à un, il caressait leurs visages et tâtonnait les crânes de ces zombis cakchiquels, tzutuhils, mams, quichés. « Je cherche désespérément parmi eux le visage de mes parents assassinés à deux kilomètres d'ici, alors que je n'avais que quatre ans... »

Joaquim repassait toujours par Sololá avant de rejoindre ses amis dans un village de l'autre côté du lac Atitlán. Il retrouvait pour le moment ceux qu'il avait l'habitude de croiser les jours de marché, cette Indienne borgne au dos bien droit

sous son parasol, assise au milieu de ses papayes. Des passants s'arrêtaient et tendaient l'oreille, pour écouter ce jour-là le prix qu'il négociait avec son accent étrange, intrigués par celui qui pourtant leur ressemblait. Cette femme à la veste de coton blanc avec de grosses fleurs bleues, une queue de cheval qui lui descendait jusqu'aux reins le regardait d'un air mauvais. Elle comptait ses dernières pièces. Le vieil homme au grand chapeau de cow-boy qui portait un rouleau de fil de fer autour de l'épaule, se moquait du prix que Joaquim acceptait de payer.

Aux abords de la caserne, il acheta des bracelets tressés aux gosses assis sur le coffre d'une Buick éventrée, traversée par un obus. Sous les pas des enfants, la carcasse sonnait comme un avertissement.

Plus tard, assis sur le parapet du jardin public, Joaquim attendait, les bras croisés. Il voulait juste acheter un cochon de lait. Mais la conversation entre les deux vendeurs n'en finissait plus. Chapeaux de panama, leurs jupes sombres au tissu épais, les deux hommes se disputaient à propos du prix. La proposition de Joaquim avait mis le trouble sans le vouloir. Soudain, le ton monta, ils s'emportèrent, se bousculèrent. Un des hommes saisit la machette qui pendait dans son dos et frappa son jumeau à la cuisse avec le plat de la lame. Celui-ci s'en alla en l'insultant. Joaquim se leva, le marché était conclu, il tendit les billets et attacha le porcelet à une cordelette.

Il entra dans la halle aux viandes et aux poissons mais l'odeur y était si nauséabonde depuis que la glace avait fondu que vite il en ressortit. Il circulait à présent sous les grandes bâches gonflées par la dernière pluie. Il lui fallait tenir ferme le porcelet pour ne pas renverser les poteries de toutes formes entassées, emboîtées, coincées les unes contre les autres.

Il achetait un grand plat en fer blanc à Tzununhá, ce qui signifie Demeure des colibris en quiché, une gracieuse, semblable à une gitane, avec son foulard jaune et bleu tressé autour de ses longues nattes.

Il n'oublia ni d'acheter les tortillas de maïs et les galettes sucrées, ni de venir saluer Paoline et Chpudj qui vendaient des jus de mangues, de citrons verts ou d'agaves. Les rires de ces fillettes rayonnaient ce jour-là, c'était un arc-en-ciel planté dans ce ciel sombre.

Tandis que Joaquim plaisantait avec les uns et les autres, derrière lui les bruits de moteur, de carcasse métallique et de sirène continuaient d'éventrer le village. Un nouveau bus, comblé de *campesinos*, le toit chargé de cartons et de sacs de toile, de cages de poulets et de dindons, se garait sur la place.

Soudain tous les regards se tournent vers les grandes portes d'acier de la caserne. Elles viennent de s'ouvrir violemment. Deux jeeps sortent de la cour. À

leurs bords, des soldats arment des mitrailleuses. Une fumée épaisse s'élève à l'Est. Un pick-up revient en trombe de là-bas, s'arrête brusquement sur la place, son chauffeur monte sur le plateau arrière et crie que des flammes... à l'usine, oui, qu'un incendie s'est déclaré là-bas. Et le marteau du glas s'acharne de nouveau contre le bronze.